



Lycée(s)	Général	Technologique	Professionnel	
Niveau(x)	CAP	Seconde	Première	Terminale
Enseignement(s)	Commun	De spécialité	Optionnel	
Français				

Objet d'étude : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Pluie et vent sur Télumée Miracle de Simone Schwarz-Bart
Parcours associé : « Tisser les mémoires, habiter le monde »

Liens avec les programmes

« Entre les bornes fixées pour chaque objet d'étude, le programme national, renouvelé tous les quatre ans, définit trois œuvres – parmi lesquelles le professeur en choisit une – et un parcours associé couvrant une période au sein de laquelle elle s'inscrit et correspondant à un contexte littéraire, esthétique et culturel. L'étude des œuvres et des parcours associés ne saurait donc être orientée *a priori* : elle est librement menée par le professeur. L'étude de l'œuvre et celle du parcours sont étroitement liées et doivent s'éclairer mutuellement : si l'interprétation d'une œuvre suppose en effet un travail d'analyse interne alternant l'explication de certains passages et des vues plus synthétiques et transversales, elle requiert également, pour que les élèves puissent comprendre les enjeux et sa valeur, que soient pris en compte, dans une étude externe, les principaux éléments du contexte à la fois historique, littéraire et artistique dans lequel elle s'est écrite » (programme de français de première des voies générale et technologique).

Pluie et vent sur Télumée Miracle de Simone Schwarz-Bart et son parcours associé « Tisser les mémoires, habiter le monde » sont inscrits au programme national des voies générale et technologique, pour l'objet d'étude « Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle », à compter de la rentrée 2026.

Publié en 1972, *Pluie et vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart est un roman majeur de la littérature antillaise. Après un premier texte, rédigé à quatre mains avec son mari André Schwarz-Bart¹, qui place d'emblée l'enjeu mémoriel au centre de son œuvre, l'écrivaine d'origine guadeloupéenne décide de se lancer seule dans le récit de plusieurs générations de femmes, les Lougandor. Elle y interroge l'héritage, celui d'une famille et, conjointement, celui de l'histoire postcoloniale antillaise, à travers le récit rétrospectif de la narratrice Télumée. La genèse du texte s'inscrit dans une quête identitaire, anthropologique et politique créole qui tend à opérer un « dialogue avec la Négritude »², sans pour autant s'y limiter. En effet, si le mouvement de la Négritude fait

1. André & Simone Schwarz-Bart, *Un plat de porc aux bananes vertes*, Éditions du Seuil, 1967.

2. Sarah B. Buchanan, « Tremblement de femme-terre dans *Pluie et vent sur Télumée Miracle* de Simone Schwarz-Bart », *L'Afrique noire dans les imaginaires antillais*, Obed Nkunuzimana, Marie-Christine Rochmann, Françoise Naudillon [dir], 2011, p. 65-82. Voir aussi Évelyne Bisaillon, « « Pluie et vent sur Télumée Miracle » : comment la terre antillaise et l'évolution des personnages féminins principaux s'entre-influencent à travers l'imaginaire culturel local », *Paysages, parcours, cartes, habitations*, Rachel Bouvet et Noémie Dubé [dir], Observatoire de l'imaginaire contemporain, 2019, disponible en ligne [sur le site de l'Observatoire de l'Imaginaire Contemporain \(oic.uqam.ca\)](https://www.oic.uqam.ca/).

de l'Afrique la terre matricielle à tout récit de l'esclavage et crée le mythe de la femme-terre, Simone Schwarz-Bart refuse de circonscrire la femme à l'immobilité. Télumée arpente « l'île à volcans » comme on arpente le monde, dans un mouvement incessant et apprend la vie avec difficulté. Dans ce roman d'apprentissage marqué par la chute, les deuils, les trahisons, la folie, il s'agit de résister, de faire preuve de résilience, de parvenir à se tenir debout en tant que femme noire. L'héroïne affirmera ainsi à la fin de son récit de vie : « J'ai transporté ma case à l'orient et je l'ai transportée à l'occident, les vents d'est, du nord, les tempêtes m'ont assaillie et les averses m'ont délavée, mais je reste une femme sur mes deux pieds, et je sais que le nègre n'est pas une statue de sel que dissolvent les pluies ». Ce récit de la transmission correspond bien aussi à celui de l'émancipation, de la quête de liberté, de la recherche d'une place dans le monde. Face à la pluie et au vent, deux éléments naturels à la fois éprouvants et bienfaisants, métaphores de son parcours initiatique, Télumée incite le lecteur à interroger le monde, à contempler sa lumière, et, dans le sillage de Voltaire, à « cultiver son jardin » et à habiter le monde, motif présent à l'*incipit* et à l'*explicit* du roman. La nature, tantôt adjuvante, tantôt opposante, reflète les émotions des personnages, en paysage-état d'âme, mais aussi les épreuves de la vie : « Toutes les rivières, même les plus éclatantes, celles qui prennent le soleil dans leur courant, toutes les rivières descendent dans la mer et se noient. Et la vie attend l'homme comme la mer attend la rivière ».

Le « parcours » tel que défini dans les programmes de français au lycée articule l'étude de l'œuvre à celle des contextes historiques et génériques qui permettent de la situer, en ouvrant la réflexion des élèves aux champs de force littéraires, culturels, politiques et axiologiques qui traversent l'œuvre. L'axe d'étude « Tisser les mémoires, habiter le monde » invite à explorer les mémoires d'un féminin pluriel : celui de Minerve, libérée lors de l'abolition de 1848, de Toussine, de Victoire, de la sorcière man Cia, de Télumée, celui de reines tout à la fois déchues et consacrées, qui participent à la construction d'une identité puissante et complexe. La parole circule, traversée par les racontars des villageois et les chansons dont les origines remontent au temps de l'esclavage, et elle tresse des histoires de vie légendaires. Elle se fait textus, texte et textile qui cherche à recoudre le tissu déchiré de la vie : « la vie était un vêtement déchiré, une loque impossible à recoudre ». Elle rappelle combien la marginalité (le récit s'ouvre sur l'arrivée de l'aïeule Minerve à L'Abandonnée, son refuge après l'abolition) et les difficultés des personnages sont celles d'un peuple noir, déraciné, qui a été tenu en esclavage et se trouve encore réduit au silence, à l'errance : la question de « la place des nègres sur la terre » ainsi que la quête d'un « emplacement de terre ferme, qui ne se déroge pas sous [les] pieds » sont des leitmotivs de l'œuvre. Comment, dès lors, habiter le monde ?

Le verbe « habiter » peut ici se décliner de plusieurs manières : si ce verbe renvoie de façon concrète à un espace géographique (au sens d'« occuper habituellement un lieu »), on pourra aussi interroger dans le récit sa portée symbolique : la maison, la case, ou plutôt les cases, peuvent en effet se lire comme des structures de l'imaginaire qui façonnent l'être, l'engagent à constamment se déplacer, et ce faisant, à se réinventer, à l'image du transport de la case de Reine Sans Nom au morne La Folie. Mais « habiter le monde », c'est aussi l'investir par la voix, comme le rappellent Friedrich Hölderlin³ ou Gaston Bachelard⁴, et faire ici trace vive de la mémoire de l'esclavage : « Pour la première fois de ma vie je sentais que l'esclavage n'était pas un pays étranger, une région lointaine d'où venaient certaines personnes très anciennes ». L'écriture de

3. Friedrich Hölderlin, « En bleu adorable », 1823.

4. Gaston Bachelard, « La maison natale et la maison onirique », *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti, « Les Massicotés », 2004 [1948], p. 110-111.

Simone Schwarz-Bart fait résonner la douleur d'un héritage postcolonial dont les plaies ne sont pas encore suturées. Toutefois, il ne s'agit pas d'appeler à la révolte, ni de « soupeser toute la tristesse du monde » ; il faut tout au contraire construire une identité et une culture communes, fonder une communauté, à la fois à l'intérieur du récit, entre les personnages, mais aussi, sur le plan de la réception, avec le lecteur : « Tu le vois, les cases ne sont rien sans les fils qui les relient les unes aux autres, et ce que tu perçois l'après-midi sous ton arbre n'est rien d'autre qu'un fil, celui que tisse le village et qu'il lance jusqu'à toi, ta case ». Plus encore que d'une quête, on pourrait alors parler d'une reconquête de soi et du monde par la parole, ce qui pourra inviter les élèves de première à réfléchir au rôle joué par la littérature dans l'élaboration d'une mémoire face aux périodes les plus sombres de l'Histoire. Enfin, le texte tisse le lien entre les êtres, fût-ce de façon parfois douloureuse, et c'est dans la langue que ce lien semble restauré. Le roman donne ainsi à lire une langue poétique, métaphorique, sensible et habitée par la mémoire du créole (ses proverbes, ses rythmes, son imaginaire, etc.), et dans cet entrelacement, dans le souffle lyrique de la plume de l'écrivaine, le monde rêvé se construit, un pays se dessine. « Le pays dépend bien souvent du cœur de l'homme : il est minuscule si le cœur est petit, et immense si le cœur est grand ».